

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Littérature](#), [Relation François-Dorothée](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-09-06

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitMad. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie des enfants à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°159/189-190

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 375, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle),

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionN°122 Jeudi 6 sept. 7 heures□

Mad. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie de mes enfants, à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines. Quelles vives joies que celles de l'enfance ! Et pour si peu de chose ! Mais rien n'est peu quand tout est nouveau. Du reste j'ai tort aujourd'hui de remarquer les joies de mes enfants. Mad. de Meulan m'a rapporté aussi, à moi trois belles coquilles de l'Inde, pêchées dans les eaux de Trouville. Je n'ai pas sauté comme Guillaume ; mais ces trois coquilles m'ont fait plaisir. Depuis que je suis au Val-Richer, J'apprends à reconnaître le plaisir des petites choses, des ornements intérieurs, des jolis comforts, des raretés, des collections. Autrefois, je n'y pensais pas du tout. Aujourd'hui je ne sais quel instinct, encore bien obscur, m'avertit que je prépare là l'agrément de mon repos, l'amusement de ma vieillesse. Je ne songe pas encore à chercher ces babioles ; mais quand elles me viennent, elles me plaisent. Je n'ai eu dans ma vie qu'un goût très vif de ce genre, celui des livres. J'en ai beaucoup, et le goût m'avait passé. Il me revient. On vient de m'envoyer d'Angleterre quelques volumes curieux sur l'histoire de leur révolution. Instruction à part, cela m'a charmé. Je vous raconte là mes enfantillages. Je n'en suis pourtant pas au point du Chancelier Séguier qui disait à 83 ans : " C'est bien heureux ; bien des gens ont eu envie de me réduire & personne n'a jamais su comment. Pourtant on l'aurait pu, avec de beaux livres bien reliés. "

Vous m'avez menacé de n'avoir pas de lettre ce matin. J'attends pourtant avec grande impatience votre avis sur le voyage de Baden. Je pense sans cesse à ce qui vous touche. Je donnerai tant pour vous voir sortir de votre mauvaise position et surtout de votre abattement qui est bien pis qu'une mauvaise position. Aucune heure ne se passe certainement dans la journée sans que je me demande comment vous avez passé cette heure-là qu'est-ce qui l'a remplie pour vous, qu'elle était votre disposition intérieure. Vous m'êtes une préoccupation constante. Si j'étais près de vous, ce serait une occupation. Cela vaudrait mieux. Le Duc d'Orléans vient de me répondre d'une manière très aimable. Il est très heureux. Il me parle beaucoup de son bonheur privé, et de la bonne étoile de son père, dont il espère bien hésiter. Je vois que l'Empereur est retrouvé. Cet hiver que le grand Duc va passer en Italie prolongera le séjour de votre mari auprès de lui. Je suis bien aise que ce jeune homme soit mieux. L'intérêt que vous lui portez m'a gagné. Et puis, j'ai envie de voir un Prince doux sur ce trône barbare. Quoique l'histoire de ce monsieur, qu'il a fait brusquement enlever du milieu du parterre pour lui faire couper la barbe, donne la mesure de ce qu'est de, même la douceur dans ce monde là.

10 h.

Si je suivais mon premier mouvement, le mouvement qui me presse, je serais fâché comme je ne l'ai jamais été ; je vous gronderais comme je ne vous ai jamais grondée. Comment ? Je fais sur moi le plus amer effort, vous me demandez depuis quinze jours quelque chose à faire, quelque chose absolument pour sortir d'une situation que vous ne pouvez plus supporter. Je vous indique, malgré moi, en

m'oubliant moi, la seule chose qui me semble offrir quelque chance, puisque toutes les autres sont épuisées ; et vous me dites que je veux me débarrasser de vous ! Ah, Madame! Votre pénétration vous manque. Vous ne me connaissez pas ? Et moi aussi, je ne vous dis pas la moitié, pas la centième partie de ce que je sens. Si je vous le disais en ce moment, je vous affligerais beaucoup, je vous blesserais peut-être. Je ne le ferai pas. J'ai pour vous une pitié immense. Mais je vous aime encore plus que je n'ai pitié de vous. Voilà le mal. J'essaierai de vous plaindre plus que je ne vous aime. Adieu.

Je vous écrirai plus en paix demain. Il y a pourtant au fond de mon cœur, en ce moment même, une vive joie. Non, je ne vous envoie pas à Baden. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-06

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 6 septembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

40

Mas: de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie de mes enfans à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines. Quelle vive joie que celle de l'enfance ! et pour si peu de chose ! Mais rien n'est peu quand tout est nouveau. De reste j'ai tout aujourd'hui de remarquer la joie de mes enfans. Mas: de Meulan m'a rapporté aussi, à moi, trois belles coquilles de l'Inde, pêchées dans les eaux de Trouville. Je n'ai pas sauté comme Guillaume ; mais ces trois coquilles m'ont fait plaisir. Depuis que je suis au Val Richer, j'apprends à connaître le plaisir des petites choses, des ornemens intérieurs, des jolis comforts, des raretés, des collections. Autrefois, je n'y pensais pas du tout. Aujourd'hui je ne sais quel instinct, encore bien obscur, m'avertit que je prépare là l'agrément de mon repos, l'amusement de ma vieillesse. Je ne songe pas encore à chercher ces babioles ; mais quand elles me viennent, elles me plaisent. Je m'en suis dans ma vie qu'un goût bien vif de ce genre, celui des livres. J'en ai beaucoup, et le goût m'avait passé. Il me revient. Je viens de m'envoyer d'Angleterre quelques volumes curieux sur l'histoire de leur révolution. Instruction à part, cela m'a charmé. Je vous raconte là mes enfantillages. Je m'en suis pourtant par au point du Chancelier Séguier qui disoit à 83 ans :

"C'est bien heureux; bien des gens ont eu envie de me seduire, & même
persuader, mais jamais de convaincre. Evidemment on l'aurait pu, avec
ce beau livre bien relié"

Vous m'avez menacé de n'avoir pas de lettre ce matin.
J'attends pourtant avec grande impatience votre avis sur le
voyage de Baden. Je pense sans cesse à ce qui vous touche. Je
donnerais tout pour vous voir sortir de votre mauvaise
position, et surtout de votre abattement qui est bien pire qu'une
mauvaise position. Aucun heure ne se passe certainement
dans la journée sans que je me demande comment vous
avez passé cette heure là, qu'est-ce qui l'a remplie pour vous,
quelle étoit votre disposition intérieure. Vous m'êtes une
préoccupation constante. Si j'étais père de vous, ce seroit
une occupation. Cela vaudroit mieux.

Le duc d'Orléans vient de me répondre d'une manière
très aimable. Il est très heureux. Il me parle beaucoup de
son bonheur privé et de la bonne étoile de son père, dont
il espère bien hériter.

Je vois que l'Empereur est retrouvé. Les bruits que le
Grand Duc va passer en Italie prolongera le séjour de
votre mari auprès de lui. Je suis bien aise que ce jeune
homme soit mieux. L'intérêt que vous lui portez m'a
gagné. Et puis, j'ai envie de voir un Prince d'aujourd'hui ce
très barbare. Quoique l'histoire de ce monarque, qui
a fait brusquement enlever du milieu du parterre pour
lui faire couper la barbe, donne la mesure de ce qu'est

Si je
presse
grande
fais de
quinze
sortir
vous in
me don
épousée
Ah, m
l'ennemi
Et
partie
vous aff
par. P
plus qu
vous p
au point
je ne

...de même la descente dans ce monde là.

...avec

106.

Si je choisissais mon premier mouvement, le mouvement qui me
presse, je serais fâché comme je ne l'ai jamais été; je vous
gronderais comme je ne vous ai jamais grondée. Comment? je
fais des moi le plus amer effort, vous me demandez depuis
quinze jours quelque chose à faire, quelque chose absolument pour
sortir d'une situation que vous ne pouvez plus supporter. Je
vous indigue, malgré moi, en m'oubliant moi, la seule chose qui
me semble offrir quelque chance, puisque toute la nature sent
éprouver, et vous me dîtes que je veux me débarrasser de vous!
Ah, Madame! Votre pénétration vous manque. Vous ne me
connaîtrez pas!

Et moi aussi je ne vous dis pas la moitié, pas la centième
partie de ce que je sens. Si je vous le disais en ce moment, j'ai
vous affligerais beaucoup, je vous blâmerais peut-être. Je ne le ferai
pas. J'ai pour vous une pitié immense. Mais je vous aime encore
plus que j'ai pitié de vous. Voilà le mal. J'essayerai de
vous plaindre plus que je ne vous aime.

Adieu. Je vous écrirai plus en paix demain. Il y a peut-être
au fond de mon cœur, en ce moment même, une vive joie. Non,
je ne vous envoie pas à Baden. Adieu.